

Une salamandre à l'oreille



AU DIABLE VAUVERT

Fabrice Capizzano

Une salamandre à l'oreille

Roman



Du même auteur au Diable vauvert

LA FILLE DU CHASSE-NEIGE, roman, 2020

LE VENTRE DE LA PÉNICHE, roman, 2022

ISBN: 979-10-307-0734-2

© Éditions Au diable vauvert, 2025

Au diable vauvert
La Laune 30600 Vauvert
www.audiable.com
contact@audiable.com

Pour Nathalie, éperdument.

*« Et si la douleur qui parfois vous terrasse
N'était que du secours qui vous vient,
Qui désespère de vous atteindre? »*

Christian Bobin

1. La reine

Dans une ruche, la reine apporte la pérennité, l'harmonie, la ponte, et la distribution des phéromones, c'est-à-dire les messages chimiques. Mais c'est le groupe des abeilles qui est l'esprit de la colonie, et qui dirige, pas la reine.

Une ruche sans reine n'a toutefois aucun avenir, et une espérance de vie de quelques semaines à peine. La dynamique, le renouvellement des populations, survivre, faire des filles, c'est elle.

Pour l'apiculture moderne, une bonne reine est une reine qui pond de manière régulière et compacte, et qui donne naissance à de bonnes abeilles, c'est-à-dire de celles qui ont un fort instinct d'amasage de miel, de pollen, de propolis; mais aussi un sanitaire irréprochable, ainsi qu'une faible envie d'essaimer, et un caractère économe pour les périodes de disette.

Le niveau d'agressivité d'une colonie peut être un critère de sélection indispensable pour certains apiculteurs qui ne supportent pas de travailler avec des abeilles qui tapent dans leur voile à longueur de journée, et qui cherchent à piquer.

Plus une ruche est peuplée, plus elle est susceptible d'avoir des butineuses pour récolter des provisions et passer l'hiver sereinement.

On appelle la ponte de la reine le couvain.

La reine pond des œufs de mâles, les futurs faux bourdons, et des œufs de femelles, les abeilles.

La nourriture donnée aux œufs femelles, qui vont devenir des larves puis des nymphes, influence leur future nature. Les larves peuvent devenir abeilles ou reines, c'est selon leur nourriture à l'état larvaire. Si la larve est nourrie essentiellement à la gelée royale, elle deviendra alors une reine. Si la larve est nourrie à la gelée royale, au miel et au pollen, alors elle deviendra une abeille ouvrière.

Un œuf devient larve au bout de quarante-huit heures environ. L'état larvaire d'une reine dure huit jours. L'état nymphal dure quatre jours.

Lorsqu'une colonie devient orpheline, si elle a la chance d'avoir des œufs fécondés dans ses alvéoles, la ruche peut immédiatement se mettre à l'élevage de la future reine. C'est ce qu'on appelle un élevage de sauvegarde.

S'il n'y a aucun œuf dans les cellules, pas de ponte, la ruche ne pourra pas élever de reine, elle sera alors vouée à mourir, sauf si l'apiculteur introduit une cellule de reine issue d'une autre colonie, ou de son propre élevage.

Certains témoignages isolés stipulent que des butineuses pourraient entrer dans d'autres ruches que la leur dans le but d'aller dérober des œufs fécondés pour les ramener ensuite dans leur colonie.

Au bout d'un certain temps, si la ruche n'arrive pas à renouveler la reine, l'instinct des abeilles les pousse à pondre à leur tour. Mais leurs œufs sont stériles, issus de la parthénogenèse, et donnant naissance à des faux bourdons, eux-mêmes stériles, parfois atteints par des dégénérescences, comme la cécité ou des syndromes d'albinisme. On dit alors que la colonie devient bourdonneuse. L'apiculteur n'a plus qu'à secouer toutes les habitantes en dehors de la ruche et espérer qu'elles réussissent à trouver une nouvelle colonie pour les accueillir, sinon, inévitablement, elles vont mourir.



Les sourcils en accent circonflexe, le front plissé, Samuel Page entre dans sa cuisine un brin tendu. Il jette un vif coup d'œil à l'horloge qui lui indique qu'il est bientôt huit heures. Trop tôt pour s'énerver après ses trois enfants, trop tard pour qu'ils arrivent à l'heure.

— Titouan, bouge-toi ou ton petit frère va encore être en retard.

— M'en fiche.

— Titouan... Arrête de dire tout le temps que tu t'en fiches, ça m'énerve et c'est chiant, à treize ans tu as passé l'âge de parler comme un gosse.

— Quatorze.

— Ah bon, t'as quatorze ans?! T'es sûr?

— Ben ouais...

— Je rigole mon Titou, je sais bien que tu as quatorze ans. Margot, ma chérie, s'il te plaît, occupe-toi de Pierrot.

— Au cas où tu ne t'en rendes pas compte, Papa, je fais un peu que ça.

— Par pitié ma belle, on en reparlera ce soir mais là il faut bouger...

— Père?

— ... sinon Pierrot va être encore en retard, déjà que la maîtresse nous déteste.

— Euh, on va tous être encore en retard, tu veux dire. Et arrête ta parano, Papa, la maîtresse ne nous déteste pas nous, elle te déteste toi!

— Ah bon?! Tu crois?

— Je m'en fous complet d'être en retard au bahut, ça me fait déjà chier d'y aller.

— Titouan putain! Pas de gros mot je t'ai dit!

Sans lever le nez et le coude de la table, Titouan verse du lait dans son bol Bart Simpson, dont la moitié finit à côté. Samuel soupire.

— Père?

— Deux secondes Pierrot! Tu m'as entendu Titouan? Arrête les gros mots et nettoie-moi cette table bordel!

— Père!

— Quoi Pierrot?

— Premièrement je trouve que Pierrot ça fait bébé.

— Ben, c'est un peu ton prénom.

— Deuxio, j'ai des revendications. Et, euh, troisisio... bordel et putain c'est des gros mots je te signale.

— Revendications! Qué revendications?

Titouan lève enfin le nez de son petit-déjeuner, une lueur de vie miraculeuse illumine ses pupilles, il entame une amorce de sourire un brin sadique qui semble l'épuiser dans l'instant, puis il ne résiste pas au plaisir de reprendre son petit frère:

— On dit tertio, troisiso ça existe pas espèce de débile.

— Titouan merde!

— Tu entends comment il m'insulte, Papa? C'est tout le temps comme ça avec lui, j'en ai marre, il n'arrête pas de me traiter de débile.

— Titouan ne parle pas comme ça à ton frère, il n'est pas débile!

— M'enfin c'est pas moi!

— C'est pas toi?! Ose me répéter que c'est pas toi! Bon, Pierrot, c'est quoi cette histoire de revendications?

— Je veux déjeuner de la pâte à tartiner au chocolat qui déforeste. Pas de la bio-bio éthiquement équitable...

— Ça veut rien dire, débile, rajoute une fois encore Titouan.

— ... de la bien pourrie de chez conventionnel qui a vraiment du goût, et plein de sucre. Et c'est pas négociable.

Samuel Page ferme les yeux, il se pince le nez, il expulse un long souffle qui fait office de soupape de sécurité.

— Bon le rebelle de service, tu comptes t'enchaîner au placard de la cuisine tant que cette

cochonnerie n'aura pas franchi le pas de la porte j'imagine?

— Possible.

— Alors écoute-moi bien, fils de mielleux, tu débarrasses tout de suite ton petit-déjeuner à la confiture maison élevée sous le père, tu vas laver tes dents de lait, et tu me rejoins dans la voiture, *right now!* Et ça, c'est non négociable!

— De quelle voiture tu parles? Ton camion poubelle de la honte absolue qui pue le vomi et la crotte de chien?

— C'est toi la crotte de chien, débile.

— Pauvre con!

— Les gars, merde! C'est le matin!

Parce qu'il est encore trop tôt, et qu'il en a assez entendu, Samuel Page file à la salle de bains se laver les dents, sourd aux discours de syndicaliste de son petit dernier, Pierrot, dix ans, histoire de ne pas avoir trop mauvaise haleine lorsqu'il va s'excuser platement pour la deuxième fois de la semaine, sans trop y croire, auprès de la mère Michelle – ça ne s'invente pas – l'institutrice de super Pierrot.

Il entend clairement la voix d'outre-tombe de Diane, la mère des enfants, lui susurrer qu'il va une fois encore trop loin, qu'il dramatise, que son aversion pour les immatures de l'Éducation nationale n'est pas le problème de ses gamins. Ni celui de la maîtresse de Pierrot.

Il évite sa gueule dans la glace. Il ne se rase pas. Il serre les dents. Il se coiffe avec les doigts.

Il ramasse un bout d'émail d'une de ses canines au fond du lavabo qu'il contemple avec toute la nostalgie du monde. Cette partie de lui décédée qui gît sous ses yeux pochés est bel et bien la concrétisation abyssale du doute qu'il a depuis un certain temps sur son mordant qui perd inexorablement du terrain, comme les forêts primaires, les neiges éternelles, et le respect des différences.

Il avale deux pilules de guarana que lui a refilées Robert, s'inflige une virulente mais respectueuse gifle amicale, souffle un grand coup, et il fonce à la miellerie vérifier que le défigeur de son dernier fût de miel de lavande n'est pas en train de brûler les trois cents kilos qui y sont stockés.

Il fait un dernier point sur le chargement de son camion. Il vérifie le bon fonctionnement de son briquet, jette des bouteilles d'eau au fond de sa vieille glacière, contrôle son stock de combustible, palpe un paquet de chips entamé qui survit entre ses sièges, mais ne les balance pas à la poubelle, on ne sait jamais, un reliquat de chips molles peut le sauver d'une crise d'hypoglycémie.

Puis il retourne dans la maison activer une dernière fois la tribu.

— Ben, elle est où votre sœur?

— Elle se maquille.

— Quoi? Mais il faut y aller là! Et depuis quand elle se maquille?

— Depuis le début de l'année.

— Ah bon?!

Une fois qu'il a déposé toute la fratrie, Samuel l'apiculteur passe une partie de la route qui le mène à son rucher qu'il appelle Triton, à avoir des haut-le-cœur, parce qu'un journaliste radio se gargarise du beau temps qu'il fait et de l'exceptionnelle chaleur estivale pour un si joli mois de mars. Le thermomètre de son fourgon indique vingt-deux degrés. Il est neuf heures du matin. Ce constat a tendance à le glacer.

Du dedans.

Tandis que le Pakistan et l'Inde se meurent sous une canicule dangereusement anormale. Des millions de litres d'eau sont acheminés vers la population pour leur éviter de mourir de soif. Des enfants se ruent sur les citernes, les lèvres fendues par la sécheresse, la peau brûlée par un soleil de plomb, les larmes taries. Leurs mères ne savent plus quoi faire. Mourir pour eux ne les sauverait même pas.

Faire des enfants en 2024 est pourtant le seul acte qui ait pour Samuel encore du sens. Ça, et les aimer, le reste n'est que du rab. L'urgence c'est perpétuer, à défaut d'être immortels.

Il fait un arrêt d'urgence sur le bord de la nationale et il gerbe tout son café au lait du matin. Le nez bileux, il reste un long moment la tête penchée à contempler ses brodequins couverts d'éclaboussures, persuadé que s'il se relève, il va mourir. Il respire un grand coup. Il rote. S'en veut d'avoir encore bu trop de café. Il essuie ses larmes de crocodile, reprend son souffle, tente de maîtriser les

tremblements de ses mains. Il répond au connard qui le klaxonne par un doigt d'honneur sobre. Puis il retourne à son camion un peu chancelant, la tête penchée vers l'avant. Il évacue les quelques frissons qui le traversent, puis il se vide une bouteille d'eau sur le crâne. Trempé, il reprend la route, mais il ne tremble plus.

Du moins du dehors.

Lorsqu'il arrive aux ruches, il se sent mieux, il est impatient d'attaquer la saison.

Comme d'habitude, les mains dans le dos, il commence par faire un tour rapide des trous d'envol pour voir si tout va bien. Il ne constate rien d'anormal, aucune colonie n'a de tas d'abeilles mortes devant son entrée, aucun comportement anarchique ne témoigne d'une éventuelle intoxication aux neurotoxiques. Les filles butinent à plein régime, et c'est de bon augure. Deux minutes plus tard, il se fait piquer sur la joue, baromètre immédiat de l'humeur des cocottes. Le temps est lourd, et malgré l'heure matinale le ciel vire à l'orage, ce qui n'est pas pour lui déplaire, car c'est un temps idéal pour les miellées, pour que le nectar coule à flots, pour que ça pisse comme on dit dans le jargon, mais ce genre de météo rend toutefois les abeilles agressives.

L'avantage de Triton, c'est qu'il permet de faire plusieurs miellées à la suite : pissenlit, acacia, tilleul, ronce, châtaignier, sans avoir à bouger les ruches, à transhumer, sans être obligé de courir après la fleur.

Car oui, les apiculteurs courent après les fleurs. Ils font les jolis cœurs et la cour aux corolles.

Sa joue gonfle légèrement mais il a l'habitude, depuis le temps, les piqures ne lui font quasiment plus rien. Il se masse, joue de la mâchoire, et sent que l'effet du venin se dissipe déjà.

Il allume son enfumoir, enfle sa combinaison blanche, ses gants, son chapeau et son voile. Il fourre son crayon posca et sa cage à reine à piston dans une poche, son lève-cadre dans une autre. Il sort une dizaine de cadres neufs du camion, puis il attaque ses visites de printemps.

Il active vigoureusement son enfumoir pour que ça fume bien épais, puis il ouvre ses ruches une par une pour faire un état des lieux, voir si tout va bien en cette sortie d'hiver de mi-mars. S'il y a encore des abeilles et toujours une reine, si elle pond bien, de manière compacte et régulière, si la colonie n'est pas malade. Samuel vérifie les provisions, miel, pollen, s'il ne doit pas remplacer des vieux cadres de cire noire par des neufs, si le fond de la ruche n'est pas couvert d'abeilles d'hiver mortes. Il gratte quelques cires anarchiques, des boursouflures gondolées, des ponts alvéolés qui n'ont rien à faire là, des constructions qui risquent de gêner ses manipulations et d'écraser la reine. Il récupère les pépites de propolis qui colmatent une partie des entrées, et il les dépose précautionneusement dans un tupperware. Il se refait piquer une fois ou deux à travers ses gants, l'effet est quasi nul car il ne reçoit qu'une toute petite partie de la poche à

venin. Il remet des coups de visseuse à droite, à gauche. Il recentre la ponte de la reine, le couvain. Il aperçoit les premiers œufs de mâles de la saison au fond des alvéoles. Encore une quinzaine de jours et les fécondations pourront démarrer, il va bientôt pouvoir commencer ses élevages de reines. Il note sur les toits galvanisés les observations constatées : état des provisions, nombre de cadres de couvain, si la reine est marquée, pathologie ou pas.

En fin de journée, lorsqu'il a fini les visites de ses cinquante-deux ruches, il est rassuré par l'ensemble du cheptel de ce rucher, quelques colonies boiteuses, des reines en bout de course, quelques orphelines bourdonneuses, mais dans l'ensemble c'est magnifique et prometteur. Des bandes gonflées de miel de fruitiers operculées d'une cire blanc cassé donnent un effet bedonnant à ses cadres. Il plante son doigt à l'intérieur, il goûte. Il ronronne de plaisir. C'est doux, intense, et délicat.

Samuel savoure, il fait un arrêt sur image, le nez plongé dans le ciel laiteux qui le voyage. Il contemple. Les premiers pissenlits, les romarins grappés d'abeilles, les amandiers en train de passer, les saules, les buis en fleur qui empestent la pisse de chat, leur pollen vert bouteille. La palette des couleurs qui impressionnent l'apiculteur.

Vaguement vaporeux, il pense au chemin parcouru. Il expire un vieil air de soulagement plein de poussière d'antan.

Il se laisse aller le temps que, sans forcer, plongé dans un présent précieux et extrêmement bien

membré. Il trouve que la vie est belle, il se moque du retard qu'il prend sur son emploi du temps, il se dit que tout va bien, qu'il n'y a pas mort d'homme.

Se sentant chanceux, il se concentre sur la berceuse du vol des abeilles. Il se relève, l'alarme à l'œil, il s'allume une clope, l'expression grave. Puis Samuel Page sourit des yeux à son vieux pote l'horizon. Enfin, il aperçoit au loin, sur la rive du ruisseau, une salamandre qui tortille des fesses, à qui il fout royalement la paix.



Un matin, Margot n'était pas encore née, Diane était plus vivante que jamais, elle m'avait dit :

— Sam, écoute-moi mon absolu, bel homme, ta parole a un prix, elle vaut de l'or, alors par pitié ne la prends pas à la légère, ne balance pas tes phrases comme on se vernit les ongles. Seuls certains auteurs savent manucurer les mots, mon amour, mais pas toi. Toi tu es un briseur de chaînes, un terroriste littéraire. Méfie-toi tout de même de toutes les phrases que tu balances à tort et à travers lorsque tu cherches à contaminer ton monde avec ta colère et tes intentions belliqueuses. Tes dires sont précieux, ta pensée est une topaze mon exceptionnel, mais rien ne vaut tes silences diamants, rien. Rien ne vaut l'éloquence de la profondeur de tes pupilles océanes qui est l'essence même de tes livres, c'est ce qui m'embrase en toi, ce qui me pousse à me livrer dans le noir, et à te murmurer

que je t'aime. Ton encre est divine, elle m'harponne à l'essentiel. Je t'ai choisi pour ta richesse intérieure que tu dilapides un peu trop parfois. Tu es un putain de flambeur émotionnel. Tu es si naïf... Tu veux des enfants, mais tu n'as pas la maturité pour élever des enfants, toute ton éducation est à faire, ou à refaire. Tu n'as quasiment pas dormi cette nuit, je ne sais pas comment tu fais pour tenir, tu ne dors jamais, tu vis sur tes réserves sans qu'elles t'amenuisent, c'est hallucinant car tes poches sont toujours pleines, tu flambes, tu flambes, jusqu'à ce que tu sois complètement à sec, épuisé, mais jamais détendu, toujours les nerfs en pelote, sans te ménager, sans en garder pour la suite, comme la cigale, sans jamais te mettre à l'abri des conditions sismiques du monde. Il y a quelque chose de l'ordre du suicide en toi, de la mise à mal volontaire, de l'automise à mort, tu ne te pardonnes rien, tu ne t'épargnes sur rien, tu ne te fais aucun cadeau, c'est merveilleux cet excès presque absurde d'exigence et d'immaturité. Samuel, mon amour, tu m'averses, mais apprends s'il te plaît à me faire de la place. Mais non je ne boude pas. Ce sont les enfants qui boudent. Toi tu boudes... Tu devrais te garder toute cette énergie pour tes bouquins, ça ferait des personnages fascinants, insupportables mais passionnants, des dialogues super chiants, avec des arcs narratifs de merde. Je sais... Moi aussi je t'aime, mais qu'est-ce que t'es chiant ma parole... Moi aussi je veux des enfants, oui trois... Pas plus, trois c'est bien. Une fille et deux garçons,

d'accord, promis, je suis ta promise. Oui, on en fait trois et après on arrête.



— Je sais Madame.

— Monsieur Page...

— Je suis désolé.

— Vos excuses ne nous suffisent plus, vous êtes encore en retard pour récupérer Pierrot, Monsieur Page. Tous les enfants sont rentrés chez eux. Je ne sais pas quel est votre secret, en trente ans d'enseignement je n'ai jamais vu ça!

Samuel fixe Pierrot qui n'en mène pas large. Pierrot regarde sa maîtresse avec des yeux de biche qui surjouent. La mère Michelle ne quitte pas des yeux Samuel qui se retient de rire.

— Et par pitié, ne me ressortez pas le couplet du papa célibataire qui ne s'en sort pas, moi aussi vous savez j'élève seule mes enfants... et je n'en fais pas tout un plat!

Samuel contient sa colère, sans effort, mais il retient.

— Votre fils ne va pas bien, j'espère que vous vous en rendez compte, et si vous ne lui mettez pas des limites, un cadre de vie propice qui le rassure, des jalons pour lui montrer où se trouve le danger, ça va mal se passer, très mal, Monsieur Page, pour lui, pour vous, pour l'école.

— Et pour la société aussi?

— Et pour la société, oui!

- Ben voyons.
- Pierrot est triste, ça se voit.
- Sa mère est morte... Sa mère est morte!
- Il y a sept ans Monsieur Page! S'il vous plaît, reculez, ne me criez pas dessus.
- Pierrot, va m'attendre dans la voiture.
- Je préfère rester ici.
- Fais ce que je te dis.
- Non.
- Vous voyez? Qu'est-ce que je disais? Cet enfant ne supporte pas la frustration, il est allergique à toute forme d'autorité!
- J'ai bien pensé à le faire désensibiliser mais je ne trouve pas de spécialiste.
- Il a surtout besoin que vous lui montriez les frontières à ne pas dépasser, il a besoin d'un cadre! Heureusement, je ne sais pas par quel miracle il a d'excellents résultats.
- Atavisme, du côté de sa mère.
- C'est vous qui le dites.
- Pierrot, si tu vas m'attendre dans la voiture tu auras le droit de regarder *Le Seigneur des anneaux* et de manger des chips dans mon lit.
- Et *Interstellar*.
- Et *Interstellar*.
- Plus dix euros.
- Cinq.
- Dix.
- Ça marche.
- Pardon? Qu'est-ce que vous venez de dire? Monsieur Page! Vous achetez votre autorité c'est

bien ça?! Monsieur Page, répondez-moi! Mais que faites-vous? Il faut vous reprendre, sérieusement, ce n'est pas comme ça qu'on élève des enfants.

— Écoutez-moi bien ma p'tite dame...

Lorsque Samuel rejoint Pierrot dans le camion cinq minutes plus tard, le visage couleur poivron rouge, son petit dernier est en train de jouer au poker en ligne sur son téléphone.

— Alors, elle t'a viré?

— C'est pas moi l'élève.

— On n'aurait pas dit.

— T'as misé combien?

— Vingt balles.

— T'as gagné?

— Fois cinq.

— Bien... maintenant rends-moi mon téléphone et allume-moi une clope.

— Pardon?

— J'déconne.



Les jours après toi.

Matin à haute fréquence émotionnelle, vingt-sept jours après ton décès.

Comme je n'ai toujours pas changé les draps depuis toi, en lapant mon café, ce matin, après une nuit presque blanche, j'ai senti un de tes cheveux me chatouiller le cou.

Ta présence en écho comme les lumières des étoiles qui nous arrivent du passé.

Plutôt que d'exploser en larmes face à ce tsunami, j'ai dit aux enfants de se débrouiller seuls pour le petit-déjeuner, puis je suis retourné me coucher.

Ils m'ont regardé m'éloigner dans une inquiétude massive, puis j'ai trouvé une miraculeuse once d'énergie cachée de derrière les fagots. J'ai dépensé tout ce trésor pour leur sourire.



En général, lorsqu'enfin il a fini sa journée, que ses enfants ont mangé, que la vaisselle est faite, que le linge est lavé, étendu, plié, rangé, que le balai est passé, Samuel s'écroule sur le canapé et il met le peu de jus qui lui reste à tenter d'envoyer de la bonne musique sur son bon vieux lecteur CD. La plupart du temps, quelques minutes plus tard, il dort, il ronfle même, lui certifie Margot lorsqu'elle le secoue pour qu'il aille se coucher, mais comme il n'a aucune preuve sur ce qu'elle avance, il en doute. Diane ne lui a jamais dit qu'il ronflait.

Ce soir, Robert vient frapper à la porte des Page pour proposer à son vieux copain une partie de backgammon, que Samuel refuse tout d'abord, jusqu'à ce que miraculeusement Robert sourie. Du coup, il le laisse entrer. Robert le Grand file jusqu'à la cuisine, ouvre le frigo, râle mollement parce qu'il ne trouve pas de bière.

— Putain t'as pas d'bière?

Samuel le Sage ne relève pas, parce que Robert le Naze lui fait le coup à chaque fois: il sourit à nouveau de toutes les dents qu'il lui reste, et il sort de derrière son dos une bouteille de bière ambrée d'un petit couple de brasseurs locaux qu'il connaît très bien.

— Un couple de chez Greenpeace, il paraît, on les aurait vus au journal télé dans l'enceinte d'une centrale nucléaire en train de faire les DJ sur le dôme d'un réacteur pendant que deux cents gus dans leur genre, baba cool et compagnie, dansaient sur de la techno tout autour, pleins de produits, t'imagines le merdier si ça s'était effondré sous leur poids?

— Tu les as vues toi ces images?

— Non.

— Tu les as cherchées?

— Non.

— Et tu y crois à cette histoire?

— Ouais.

— Et tu leur achètes leur bière quand même?

— Ben, elle est bonne, pis ils sont sympas, leurs gosses sont trop mignons.

— Bon, on joue?

Robert ne répond pas, il ouvre la bière avec son briquet, et il se roule une clope. Ils installent les pions du jeu, Robert frotte ses mains trapues l'une contre l'autre comme pour déclencher un feu, il allume sa cigarette, et il jette ses dés dans un regard qui incendierait toutes les forêts du monde.

Vers minuit, Robert, qui déteste se prendre des racles au backgammon, préfère arrêter là. Il roule un dernier mégot. Samuel en profite pour lui demander s'il peut l'aider cette année encore pour les transhumances. La bouche pâteuse, Robert le Hardi marmonne que c'est compliqué pour lui, qu'il a attaqué un nouveau chantier, la construction d'une cabane de jardin un peu chiadée, et qu'il en a pour un moment.

Puis, il rappelle à Samuel la Loose qu'il lui doit de l'argent pour tous les coups de pousse donnés la saison dernière. Samuel lui rappelle à son tour, un peu vexé, que la saison a été calamiteuse, qu'il a produit tout juste de quoi payer ses charges, qu'heureusement il y a les primes calamité, le poker en ligne de Pierrot, les quelques grammes de safran qu'il a vendus sous le manteau avant que les taupes ne lui bouffent tous ses oignons, les allocations et les bourses, plus ses ex-beaux-parents qui le dépannent, que sans eux il ne saurait pas comment faire manger ses trois gosses, avec ce que bouffe Titouan, qu'il a dû faire des petits boulots de merde tout l'hiver pour rentrer trois sous, et que malgré le fait qu'il s'épuise au travail il n'arrive pas à joindre les deux bouts, qu'il est encore dans une voie sans issue, et que son putain de banquier frise la crise d'épilepsie chaque fois qu'il épluche ses comptes.

— Heureusement qu'il y a le potager. Ils vont finir par me retirer mes gosses tu sais Robert.

— Tu exagères. Et puis on l'emmerde ton banquier, quand on fera la révolution promets-lui que c'est le premier à qui tu couperas les couilles.

— C'est déjà fait.

— C'est bien, homme.

Samuel sourit puis en remet une couche, il sort sa carte joker du type de service que tout le monde déteste, que personne ne mérite d'être considéré comme un paria, à commencer par tous ses anciens amis avec qui il a tout partagé, qu'il a un karma de merde, et qu'il emmerde tous ces fils de pute qui lui bavent dessus. Le blabla habituel quoi.

Robert soupire.

— Et comment ils font les autres ?

— Dégage.

Samuel tourne en boucle la moitié de la nuit cette histoire d'argent. Il finit par s'endormir, mais tard. Malheureusement, il n'entend pas le réveil sonner. Paniqué, il s'éjecte de son lit en urgence. Il a tout juste le temps de secouer les enfants avant de leur jeter trois bouts de pain en guise de petit-déjeuner.

Margot le déteste. Moins que Titouan. Heureusement, brisé de fatigue, Pierrot ne se réveille pas.

— Y'a grève aujourd'hui, Papa, on te l'a dit hier soir.

Plus tard, gavé de culpabilité, il file chez le boulanger acheter du pain frais et des croissants

au beurre. Il leur laisse le sachet sur la table avec un mot :

Désolé pour le réveil, j'espère que vous avez réussi à vous rendormir. Vous avez une tarte au thon dans le four prête à cuire, 30 minutes à 180 degrés. De la salade verte qu'il faut laver, des tomates cerises pour Pierrot, du concombre, du gruyère, des fruits. Ne matez pas trop les écrans, ne vous disputez pas, ne brûlez pas la maison, n'allumez pas la tronçonneuse, ne regardez pas de vidéos débilisantes, vous valez mieux que tous ces gens. La littérature de votre mère vous tend les bras, il y en a pour tous les goûts, et que du bon, vous le savez. Faites vos devoirs. Vous pouvez inviter des amis, ou aller faire du vélo, mettez un casque et de la crème solaire, il va faire chaud et vous avez la peau blanche de votre mère, faut-il vous le rappeler ? S'il y a quoi que ce soit, laissez un message. Désolé pour l'humeur de merde encore hier soir. Je vous aime. Papa.

Puis il saute dans son camion, le cerveau en compote. Juste avant d'arriver aux ruches, il ne répond pas à Robert qui essaie de le joindre. Si c'est pour l'entendre lui rappeler cette histoire d'argent, il préfère s'en passer.

Dix heures du matin, Samuel est épuisé. Penser à la somme de travail qui l'attend lui brise le moral. Il allume une cigarette, puis son enfumoir. Il adore lorsque la fumée est bien drue et qu'elle

voile le soleil sans l'éteindre. Il respire l'odeur de ses gants badigeonnés de propolis. Il écoute le vol des abeilles qui lui tournent autour en spirale, et qui cherchent la bonne direction.

La première ruche qu'il ouvre est atteinte de loque américaine, une bactérie responsable d'une maladie de la ponte de la reine, pas très grave en soi si on s'en occupe bien et qu'on emmène la colonie à plus de trois kilomètres, mais qui peut être une vraie plaie si on n'adopte pas les bonnes pratiques de prophylaxie. Il referme sa ruche malade, il le note sur le toit, puis sur son cahier de suivi de rucher. Il lave ses gants à la javel pure, puis il passe au chalumeau recto verso son lève-cadre. Il jure au ciel une insulte pas très catholique.

Les ruches suivantes sont plutôt belles, les reines pondent bien, le sanitaire est correct, mais Samuel constate qu'elles manquent de provisions, pas encore au point de devoir les nourrir, mais il faut qu'il mielle rapidement.

En milieu de rucher, il fait une pause. Il lance une cafetière italienne, il avale une demi-baguette avec du jambon cru, il boit de longues gorgées d'eau tout en observant l'activité des colonies. La journée va être bonne, les filles sont au taquet, l'air est gavé d'humidité.

Il en profite pour rappeler Robert qui a essayé de le joindre encore une fois, ce qui n'est pas son genre, si tant est que Robert ait un genre. Robert est l'homme le plus mystérieux de cette partie du cosmos. Une machine de guerre. Ses mains font deux fois les

siennes, son cou est un tronc d'arbre bicentenaire, ses mollets font peur, mais bien moins que lorsqu'il se met à être bavard, c'est-à-dire à enchaîner plus de deux mots à la suite. Cet homme est un monolithe de constance. Et de silences pesants.

— T'as essayé de m'appeler ?

— Je crois que j'ai une solution.

— Pour ?

— Tes transhumances.

— ...

— Et pour l'argent que tu me dois.

— ...

— Je connais quelqu'un qui cherche un maître de stage pour la saison. Elle ne demande aucune rémunération, juste apprendre le métier et...

— C'est quoi ton intérêt ?

— À moi ? Le plaisir de la dette morale.

— Ah ah ! Prends-moi pour un con ! Ça ne te rendra pas ton argent. C'est qui ?

— Une amie.

— Toi, une amie ? !

— Disons que je la connais, un peu.

— Ma parole tu cherches à me caser.

— Oh que non ! Tu ne rentres dans aucune case mon pauvre Samuel.

— Ce n'est pas une question. C'est qui ?

— Tu la connais pas.

— Hors de question.

Samuel raccroche. Il met des grands coups de lève-cadre dans une ronce qui s'entête à ne pas vouloir tomber. Puis il pense aux enfants.

Pour se calmer, il se roule une nouvelle cigarette. Lorsqu'il relève la tête, il aperçoit, comme la veille, une salamandre qui rôde en mode grand prédateur, à quelques mètres à peine. Sa peau luisante jaune et noir brille dans les rayons du soleil.

— Ben, qu'est-ce que tu fous là, toi? Tu bronzes? Je croyais que t'étais une noctambule.

Elle avance lentement vers lui, lève haut les pattes et la tête, joue du nez vers Samuel. Il l'observe de longues minutes avec fascination. Il s'interroge : à quelle vitesse peut aller une salamandre bien énervée? Il lui sourit, puis il se demande si organiser des courses de salamandres pourrait lui rapporter de l'argent. Puis il retourne bosser.

Une fois ses visites terminées, il note qu'au rucher des Drayes quatre colonies sont mortes sur cinquante-cinq, qu'une ruche est atteinte de loque américaine, que le reste est beau mais qu'il faut surveiller les provisions. Qu'une salamandre l'a visité et qu'ils ont longuement échangé du regard.

Dès demain, il va pouvoir attaquer ses élevages de reines.

Puis il envoie un SMS à Robert : *J'ai vraiment besoin de toi pour transhumer.*

Robert ne lui répond que bien plus tard dans la soirée : *Billie : 06 52 52 41 80.*